

DOMINIQUE HOLVOET

D'une tentative de localisation de la jouissance avec un enfant autiste

L'élaboration que je présente ici prend appui sur un «atelier» effectué avec un enfant autiste dans le cadre du travail réalisé au Courtil. Cette élaboration comporte trois temps. Dans un premier temps, j'isolerais la procédure et les modalités qui spécifient cet atelier. Ensuite, je tenterai de dégager une structure logique des opérations de l'enfant en jeu dans sa pantomime. Enfin, il me faudra articuler comment ce travail débouche sur l'insertion d'un objet précis qui vient, j'en fais l'hypothèse, étayer les tentatives de régulation de la jouissance mises en place par l'enfant.

L'atelier : modalités et procédure

«Atelier» est le terme que nous utilisons au Courtil pour désigner d'une manière large les périodes pendant lesquelles les enfants participent à différentes activités précises et régulières dont la fonction est moins de les occuper que de les «préoccuper», pour le dire de façon concise et quelque peu métaphorique ! (1).

L'atelier dont il est ici question a lieu une fois par semaine avec un jeune enfant que j'appellerai Gérard, mis en présence d'un adulte et d'un certain matériel. Ma position oscille entre « un silence témoin et un étayage de la limite» à la jouissance (2) qui seuls autorisent mes interventions. Je suis par ailleurs preneur de notes.

Je répartirai le matériel sur trois plans. Un « matériel proposé » qui se trouve sur une petite table au centre de la pièce constitue le point pivot de l'atelier. Il varie au cours des séances chaque fois que l'enfant a épuisé de son investissement le matériel précédent. C'est par ma parole que ce matériel est introduit dans l'atelier. Un second registre regroupe tout le matériel disposé dans le local par avant. On y trouve deux grandes armoires

dans lesquelles sont rangés une série de jeux, un lavabo et deux petites armoires contenant le matériel de nursing. Ponctuellement d'autres objets se trouvent dans le local. Pour compléter cette série, il faut y inclure le corps de l'enfant, sa pantomime, le mien et ma parole. J'ajouterai un troisième registre constitué par le matériel hors atelier que Gérard va utiliser de temps à autre lors de sorties irruptives qui le conduisent tantôt à la cuisine, tantôt dans les salles de bain ou encore dans le jardin.

L'atelier s'étend sur dix mois avec des interruptions de vacances. Il est toujours en cours lors de l'écriture de cet article. Concernant Gérard, je m'en tiendrai aux éléments utiles à la compréhension qui va suivre. Il s'agit d'un jeune enfant psychotique, mutique, et dont le trait saillant est un débridement de jouissance par trop fréquent.

La procédure de l'atelier est simple. J'invite Gérard à venir à l'atelier; arrivé dans le local, je lui propose un matériel précis. A partir de là, il procède de lui-même à l'élaboration de son atelier. Je le suis, comme témoin dans ses opérations. Je propose d'appeler « opérationnalisation du sujet », ce travail pantomimique de construction logique mis en place par l'enfant. Cette opérationnalisation du sujet est à saisir comme le chemin qui le conduit à la « création ». Pas la création au sens artistique et sublimatoire, mais au sens où le propose Eric Laurent de la mise au point, par le sujet psychotique, d'un objet « qui occupe pour lui le lieu où s'est aperçu le vide forclos. Avec cet objet, il cherche à élaborer le savoir qui lui permette de régler son rapport avec la jouissance de l'objet » (3). Cette mise au point progressive n'est lisible dans la pantomime de l'enfant que dans l'après-coup. Cette lisibilité nécessite un travail d'épuration, de dépouillement du matériel clinique apporté par l'enfant. Une première épure apparaît dans la prise de notes elle-même qui n'est jamais que l'aperçu et l'entendu de la mise en scène de l'enfant. Une seconde épure tente alors de dégager une logique de la pantomime transcrite. C'est cette seconde épure que je présente ici.

Structure logique de la pantomime

Avant d'aller plus loin, il me faut tenter un aperçu sur le point où le sujet psychotique se trouve à devoir s'arranger avec un corps non unifié parce que non articulé au signifiant. Que le langage ne « morde » pas sur le corps est l'effet de ce que Lacan a repéré dans la forclusion du Nom-du-Père. Disons simplement qu'une schize originaire du sujet divise le corps de ses organes et qu'il faut un second temps pour que le sujet assure la restauration de cette schize primitive. Ce second temps est l'opération de la métaphore paternelle qui coordonne les organes au signifiant. Elle permet que le sujet puisse se représenter par le signifiant et faire ainsi son entrée dans le discours. L'échec de la métaphore paternelle ne permet pas la

signifiantisation des organes, localisée sur le phallus comme castration. Il conduit « le dit-schizophrène à devoir s'arranger avec ses organes hors de toute référence à un discours établi » (4).

Pris par un autre bord, celui de la régression topique au stade du miroir qui accompagne la forclusion du Nom-du-Père, le « devoir s'arranger avec ses organes » suppose une série de tentatives de signifiantisation généralisée des organes, tentatives de leur trouver fonction. Cette organisation des organes fonctionne, pour l'enfant psychotique, comme une nécessité d'ordre symbolique qu'il essaie d'effectuer dans le réel. C'est une proposition que fait J.-A. Miller et sur laquelle je vais m'appuyer pour une première articulation du matériel clinique apporté par Gérard (5).

Si je me suis autorisé ce détour par la théorie, c'est donc pour essayer de dégager un des points où Gérard, dans sa pantomime, tente cette articulation dans le réel de ce qui fait trou pour lui dans le symbolique. Autrement dit, que met-il en place pour assurer, le temps de l'atelier en tout cas, une régulation de sa jouissance autour de la manipulation d'objets qui se présentent à lui.

Revenons au cas. Une première analyse du matériel clinique permet de dégager deux « centres d'intérêt » qui tantôt se combinent, tantôt se présentent isolément. Lors de la première séance d'atelier, Gérard, d'un amas de matériel disposé dans une grande armoire, sort une pochette. Il l'ouvre, la referme, la porte à la bouche, elle semble l'intriguer. Le coup d'envoi est donné, sa préoccupation pour tout ce qui fait «contenant» va donner à s'exprimer dans toute une série d'objets au long de cette année d'atelier.

Un bon mois plus tard, il va à nouveau chercher un objet précis dans l'armoire, il s'agit d'un camion de pompier dont l'échelle articulée qui en constitue l'appendice l'intrigue fort. Relevons donc ici son intérêt et son embarras face à ce que j'appelle l'appendice d'un objet, un bout qui dépasse. A d'autres moments ce sera la cheminée d'une locomotive, le chapeau pointu d'une marionnette, la tourelle d'un camion, le remontoire d'un petit crocodile articulé.

Je présenterai donc le matériel avec lequel procède Gérard en deux catégories celle des contenant (-) et celle des appendices (+). Tout le travail de Gérard dans cet atelier peut se réduire à ces deux termes, isolés ou combinés. Voyons cela pas à pas.

Les termes isolés

Les appendices, que j'ai inscrits dans le registre de la positivisation, ont pour caractéristique essentielle d'être rattachés à un «corps»; le corps du camion, de la marionnette, de la locomotive, du crocodile. Ce dernier présente un intérêt particulier. L'appendice est un remontoire qui actionne les pattes du crocodile. Gérard manipule régulièrement cet objet; l'appendice renvoie ici à la mise en fonctionnement du crocodile. Par contre, grande est sa perplexité face au chapeau pointu de la marionnette, à la cheminée de la locomotive ou devant l'échelle du camion. Que faire avec ce « un en plus » ? Un jour, alors qu'il sort de la piscine, Gérard voit un autre gamin nu dans sa cabine, il s'y précipite et va tirer sur le sexe de l'autre. Ne parlons pas trop vite de tentative de castration dans le réel, mais la question reste ouverte pour Gérard : que faire avec ce « un en plus » isolé. Dans le registre de la négativation se trouvent les contenant. Gérard en collectera une série impressionnante au cours des séances d'atelier. Mais ces contenant n'apparaissent comme tels *qu'à être remplis*. Gérard ne peut les isoler. En cela, ils n'apparaissent dans le registre du «moins» que dans l'après coup de l'observation puisque Gérard s'empresse de les éliminer de ce registre par l'opération de remplissage. Ils « prennent corps » d'être pris dans un mouvement de remplissage-vidage. Les objets de remplissage qui viennent alors se combiner avec ce «moins» du contenant sont à ajouter au registre de la positivation au côté des appendices, ces objets positifs sont tantôt extraits du matériel proposé, tantôt son propre corps. Avec le matériel proposé il va remplir l'évier, la bassine et le bac à sable miniature. Dans ces trois cas il prend l'ensemble du matériel et l'utilise afin de remplir ces réceptacles. Son corps, il va le «loger» dans chaque étage de l'armoire après avoir complètement vidé l'étage concerné. Un large tuyau de nylon se trouvant dans le local par hasard est utilisé comme contenant, il s'y introduit. Un autre jour, un grand sac de jute sera utilisé de la même manière. Une autre fois, il sort irrupitivement de l'atelier pour se précipiter dans la baignoire toute proche. Quant à la marionnette dont j'ai parlé plus haut, il tente d'y introduire son pied, il fera la même chose avec des chaussures de dame à hauts talons.

Une tentative de combinaison des deux termes

Afin d'avancer un peu dans cette élaboration, voyons ce que donne la combinaison des deux termes isolés ci-dessus. Il faut d'abord noter que l'isolation n'est pas symétrique. Dans le cas du (+), le terme isolé comme appendice intrigue Gérard de ne pas entrer dans une certaine dialectique, il est là comme «un», comme le trait qui se dégage de la complétude. Dans le cas du (-), il semble s'en servir pour donner un plus de consistance à l'objet. Pas à l'objet comme appendice, dont il ne sait que faire, mais à l'objet comme détaché. Le (-) semble permettre au (+) de fonctionner;

mais c'est d'un fonctionnement minimal dont il s'agit. En effet le (-) ne symbolise pas, pour Gérard, le manque au point où il permettrait la mise en fonctionnement de la chaîne signifiante. Si tel était le cas, le manque devrait pouvoir rester ouvert dans sa béance impossible à combler. Or, si Gérard collecte bien toute une série de béances, c'est pour immédiatement les combler. Néanmoins, il y a bien de sa part, opérationnalisation. Il tente de faire fonctionner le (+) et le (-) par une collusion des deux termes suivie de leur séparation. Ce mouvement rétablit et assure pour un temps la consistance du plus comme objet détaché du corps et corrélativement d'un corps qui peut tenir décomplété du + 1. Lors d'une séance que j'appellerai la séance de la bassine, il montre au mieux le point où il en est dans son opérationnalisation. Il remplit la bassine de tous les objets constituant le matériel proposé et s'y place à son tour. Ensuite, il prend soigneusement chaque objet qu'il lance en l'air, hors de la bassine, en prenant soin de les faire partir du haut de son crâne, comme s'ils faisaient partie intégrante de son corps et qu'il les en détachait. Ce qui est là objet pour nous, ne s'objective pour Gérard qu'à être rattaché au corps, voire aussi incorporé dans un corps-contenant. L'objet isolé devient objet du corps dont Gérard dans le même temps s'active à se décompléter. Contrairement aux appendices des objets susmentionnés qui le laissent perplexe, il peut ici «jouer» de ces objets isolés, s'en embarrasser pour pouvoir s'en débarrasser dans une mise en scène de l'embarras provoqué par l'objet « en trop ». L'intérêt de cette scène est dans sa suite, alors qu'il a vidé la bassine de tous ses objets et qu'il n'y reste que lui. Il semble trouver là une manière de se constituer comme un, de faire tenir son corps comme un, manière que l'on peut d'ailleurs repérer chez d'autres enfants psychotiques. Je pense à cet autre enfant du Courtil qui, dans un climat de groupe un peu tendu, renverse toutes les chaises sans pouvoir s'arrêter, jusqu'à ce qu'entour de lui plus rien ne tienne... sinon lui-même qui se «plante» au beau milieu du champ de bataille !

La caisse enregistreuse : un « corps-circuit »

Une fois les deux termes repérés, j'ai proposé à Gérard un objet qui lui permettrait de « se mettre au travail » à partir de cette combinatoire du (+) et du (-). Cet objet n'est pas à saisir comme l'aboutissement d'un travail mais bien comme un temps de ce travail, un temps de repérage pour moi et de création pour Gérard. L'objet proposé est une caisse enregistreuse qui fonctionne avec des jetons que l'on introduit dans des fentes. Deux possibilités s'offrent alors, un bouton permet de récupérer les jetons dans une coupelle qui rend la monnaie, un autre bouton fait descendre les jetons dans le tiroir-caisse qui s'ouvre à l'aide d'une manivelle. L'intérêt de Gérard pour cette machine est immédiat. Il se précipite dessus, teste les différents mécanismes avec succès et garde sa concentration sur la machine pendant toute la durée de l'atelier. Il me semble important de noter l'utili-

sation fréquente que Gérard fait du bouton qui éjecte les jetons dans la coupelle en opposition à l'utilisation quasi nulle de l'autre possibilité qui conduit les jetons dans le tiroir-caisse.

En effet, l'opération qui est ici en jeu pour Gérard me semble pouvoir être référée à l'opération de défécation telle que l'articulent Rosine et Robert Lefort chez l'enfant psychotique. « La place privilégiée de l'objet anal dans la psychose tient à ce que la défécation rassemble ponctuellement l'être du psychotique en lui rouvrant, si brièvement que ce soit, la voie du manque d'objet » (6). Ce que la machine permet de faire fonctionner et qui intéresse tant Gérard, c'est ce mécanisme d'introduction-incorporation de l'objet suivi de sa déjection détaché du corps-machine L'atout de cette opération est de permettre à Gérard une localisation de jouissance suivie de ses effets d'apaisement.

Une des limites de l'opération vient de ce qu'elle instaure un circuit fermé de l'incorporation à la sortie et retour. Gérard ne s'en contente pas et dans les séances qui vont suivre, l'investissement de la caisse enregistreuse va en décroissant proportionnellement à l'intérêt qu'il porte de manière élective aux jetons. Tout se passe comme s'il avait fallu ce temps de transit par la caisse pour que les jetons se constituent pour Gérard comme objets d'élection, c'est-à-dire ayant subi un processus d'incorporation-déjection. Chaque début de séance d'atelier se passe d'ailleurs à répéter deux ou trois fois le processus, indiquant que cela doit se réinscrire chaque fois.

L'assurance que Gérard prend ainsi de la consistance de son corps me semble corrélative de l'assurance qu'il prend de la consistance de cet objet-jeton en tant qu'il a été incorporé par le corps-machine puis éjecté de lui. Ce processus s'inscrit dans une modalité répétitive qui doit toujours se réinscrire par une effectuation dans le réel.

Ce qui est visé dans l'élaboration de Gérard, c'est la voie du manque d'objet. L'objet en jeu dans ce processus l'est en tant que manquant au corps-machine. Le corps-machine éjecte le jeton, s'en décomplète; Gérard, jusqu'à présent, se l'attribue alors; le jeton vient le compléter (il le garde longuement en bouche). Dans les dernières séances, cependant, il joue à s'en débarrasser, à le substituer à d'autres objets, mais aussi à en manquer !

Ainsi, par le biais de la mise en place de cet atelier, le corps non-unifié par la médiation spéculaire soutenue par un tiers, tente de se constituer par une effectuation dans le réel des objets du corps et du corps comme objet. Vaine tentative ou ... ultime tentation ?

NOTES

- (1) Je renvoie le lecteur à l'article d'introduction au travail du Courtil, « Naissance d'une clinique psychanalytique dans des institutions pour enfants dits psychotiques », à paraître dans un prochain numéro de *Quarto*.
- (2) L'expression est de Colette Soler dans « Quelle place pour l'analyste », *Actes de l'E.C.F.*, n° XIII, « L'expérience psychanalytique des psychoses », Paris, 1987, p.31.
- (3) E. Laurent, réponse lors du débat qui Suit son intervention, « Pour la varité », *ibid.*, p. 173.
- (4) J.-A. Miller, « Schizophrénie et paranoïa », *Quarto*, n° X, 1983, p. 33.
- (5) Cf. la soirée du 21 avril 1988 du séminaire de psychanalyse avec les enfants lors de laquelle J.-A. Miller a proposé une première lecture de l'ouvrage de Rosine et Robert Lefort: *Les structures de la psychose*, paru au Seuil. Il s'employa à dégager une « matrice du cas Robert » autour de la question de l'érection du I qui nécessite l'effectuation de la perte dans le réel. « (...) l'érection de ce « un produit comme l'exigence et l'appel à faire entrer dans le réel du corps, un moins.» Il s'agit d'une exigence d'ordre symbolique impossible à «réaliser»; « dans le réel (...) il n'y a que des tenants-lieu du moins ».
Voir aussi le compte rendu de cette intervention dans *La lettre mensuelle*, n° 73, nov. 1988, pp. 13-18.
- (6) Rosine et Robert Lefort, *Les structures de la psychose*, Seuil, Paris, 1988, p. 599.